

Séminaire du 20 avril 2011

Cruauté, Bonté.

Il y a des certitudes qui ne sont pas délirantes, enfin il me semble. Celle que j'ai depuis quelque temps c'est que je ne viendrai pas au bout de ma question et ce soir en particulier de ma question dans ma question qui était celle de la pré-nomination dont j'ai en somme dit très peu de chose. En effet c'est la dernière fois que j'interviens dans ce séminaire, du moins pour cette saison ; pour la suite ?? En effet la prochaine fois Patricia Léon et Laure Thibaudeau se déplaceront de Paris pour nous entretenir de ce qui fait l'objet du groupe de travail qu'elles animent : *Le risque de l'enfance*. Par ailleurs malgré les deux mois dont je disposais j'ai eu et pris assez peu de temps pour ficeler un texte qui aurait une relative cohérence, disons démonstrative. Je l'ai écrit en plusieurs fois au gré de ce qui faisait l'objet de ma préoccupation du moment voire de mon inspiration et c'est comme tel que je vous le livre en espérant que vous y trouverez quelques petites choses à vous mettre sous la dent.

La dernière fois j'ai donc conclu rapidement que le « ne pas avoir de mère » qui s'affirme dans ce dire de Médée « je n'ai ni mère ni frère ...pour m'offrir un havre dans le désastre qui m'attend » ne relève ni d'une dénégation névrotique ni d'un déni pervers mais d'une forclusion psychotique. C'est donc là dessus que je vous ai laissé différenciant dans un premier temps le « ne plus avoir » d'avec le « ne pas avoir ». La négation qui apparaît dans les deux formulations, introduit le manque mais sur des modes différents. Je vais vous en dire un peu plus là dessus ce soir et introduirai ensuite un tout petit peu la question de la forclusion.

Le « ne plus avoir » est associé à la perte d'un « objet », disons d'une certaine « chose » bien déterminée, pour éviter la confusion avec le fameux objet (a) lacanien.

Disons tout de suite que dans le registre qui nous occupe, la chose perdue a comme support un humain vivant que l'on nommera, en suivant Lacan, la Chose maternelle. Lacan majuscule la Chose en question lui donnant ses lettres de noblesse du fait que de l'humain est engagé dans l'affaire mais de l'humain ayant un rapport avec le divin. On met une majuscule à Dieu pour indiquer la transcendance de l'être en question engagé sous ce signifiant. Mais ce que, d'une certaine façon, apprend la psychanalyse c'est que ce qui transcende l'humain est une part de l'humain lui-même. Petite remarque en réponse à Allouch (« L'amour Lacan ») qui dit son agacement de ce « majuscule » de la Chose faite par Lacan, que je trouve pour ma part très pertinent. Ce qui nous intéresse donc c'est le passage pour un sujet donné de la Chose maternelle, chose indéterminée dans sa détermination même à une Chose déterminée via une Mère particulière qui est celle à laquelle un sujet donné à affaire, qui est la sienne et pas celle d'un autre, avec laquelle il doit faire, celle du « ventre » duquel il s'origine. Elle est le dit « *premier objet d'amour* » de l'enfant par Freud. On peut alors la qualifier d'Autre maternel bien que dans l'Éthique Lacan dise d'une façon indifférenciée la Chose maternelle et l'Autre maternel posant cet Autre-Chose maternel comme Autre de l'Autre. Ici le passage que je vise est celui vers ce premier Autre dont les dires comptent, le passage de l'Autre-Chose muet à l'Autre qui parle, passage pour un sujet de la préhistoire à l'histoire où l'on pourrait dire qu'il n'y a pas d'histoire possible sans une préparation préalable à ce qui permettra d'écrire l'histoire, sans préhistoire dont il reste des traces signifiantes. Il me semble, mais je ne l'ai pas vérifié, que je vous ai fait un couplet là-dessus l'an dernier : ce que Freud nomme « *objet d'amour* » dans ce cas renvoie à ce que Lacan appellera l'Autre où un humain vient occuper cette place laisser vide par ce dit *Autre de l'Autre* dont il dit qu'il n'y en a pas, celui qui d'une certaine façon incarne cet Autre-Chose, prête sa chair pourrions nous dire à

cet Autre –Chose et n'est pas ce que Lacan appellera pour sa part l'objet a si par ailleurs cet objet on peut dire qu'il le recèle.

Du côté de la perte. Un objet-chose perdu on l'a eu, on ne l'a plus et de ce fait il peut venir à manquer voire manque. Mais il est possible d'envisager ses retrouvailles, de l'avoir encore, puisqu'on en connaît personnellement, subjectivement, les coordonnées qui permettent de l'identifier. Les coordonnées en question c'est ce qui permettrait dans un premier temps de lancer un avis de recherche (« un wanted .. ») où imaginaire et symbolique sont là en fonction. Mais ce n'est que face à l'objet réellement retrouvé qu'un « c'est ça » pourrait s'énoncer. En effet l'imaginaire et le symbolique cela peut se triquer même si ce n'est qu'avec ces deux dimensions que l'on peut partir à la recherche d'un objet perdu, sans elles aucune recherche n'est envisageable et les retrouvailles ne sont alors que l'effet du hasard, la contingence d'une rencontre qui fait surprise. En effet il manque une troisième dimension qui est le réel de la jouissance qu'il nous a procuré et dont sa perte nous prive et dont le symbolique et l'imaginaire sont impuissants à rendre compte en vérité, dans sa vérité absolue. Si on peut en parler, si on peut en rêver, ce qui est déjà en soi une jouissance mais seulement substitutive, on ne peut plus réellement en jouir. Et lors des retrouvailles il faudra s'assurer que la jouissance qu'il nous procure est la même, que l'objet n'est pas un faux.

Le « n'avoir pas », lui, est associé au manque d'un objet que l'on n'a jamais eu. Pour cet objet le manque n'est donc pas associé à la perte mais à ce qu'on peut appeler la non-perte qui met le sujet face à un impossible à envisager des retrouvailles. L'objet qui manque est là sans coordonnées imaginaires et symboliques pour partir à sa recherche et il est impossible de dire « c'est ça » quand un objet de jouissance se présente ou à l'inverse il est possible de dire « c'est ça » pour n'importe quel objet qui se présente, l'un pouvant remplacer l'autre dans une métonymie sans fin. Rien ne permet de s'assurer de ce qui ferait la différence entre un « c'est ça » ou « ce n'est pas ça » sinon à se fier à un Autre qui ne serait pas trompeur qui nous donnerait la garantie que c'est bien celui là et pas un autre. Sans lui la notion de vrai et de faux s'efface, nous sommes dans un « no man's land » en ce qui concerne la vérité.

Donc le champ du manque se divise en deux parties l'un en lien avec le n'avoir plus de la perte et l'autre en lien avec le n'avoir pas de la non-perte qui s'affiche donc comme complémentaire à la perte. Si on additionne ce qu'on n'a plus et ce qu'on n'a pas on détermine le champ du manque. Mais si on peut comptabiliser ce qu'on n'a plus, comment comptabiliser ce qu'on n'a pas ? Il y a là un infini du manque qui se présente et fait du champ du manque, de ce côté-là, un champ ouvert à une comptabilisation sans fin.

Avec la perte se profile la douleur dans laquelle celle-ci nous plonge, en particulier bien sûr, et c'est ici ce qui nous intéresse, quand il s'agit de la disparition d'un humain que nous aimons, que ce soit par sa mort ou par une séparation sans retour même s'il est encore vivant, ce qui est équivalent au niveau imaginaire à sa mort. C'est donc ce qu'on appelle être en deuil. Si cette douleur vient à disparaître cela voudrait-il dire que l'on ait retrouvé réellement le disparu, à moins de délirer, on le sait, cela n'est pas possible même si, par ailleurs, on peut croire, comme la religion nous l'enseigne, à la résurrection des morts à la fin du monde. Mais dans le temps du deuil cette croyance ne tamponne pas la douleur de la perte. Cela voudrait donc dire que les retrouvailles ne peuvent s'opérer que sur un mode imaginaire et/ou symbolique qui permettent comme on le dit de faire le deuil, de ne pas rester effondrer sous le poids de la douleur, de ne pas en mourir, de retrouver le goût de vivre. Mais du côté du réel, de l'impossible retrouvaille qui nous laisse irrémédiablement seul, il y a un reste à la perte où s'inscrit « le plus jamais » qui fait trou. Ce qui reste c'est un réel trou, un vrai trou où, au-

delà de la douleur, c'est la détresse qui est convoquée sur les bords de ce trou. La fonction de l'imaginaire et du symbolique est justement de permettre d'éviter la détresse, de border le trou réel de la perte, sa radicale cruauté pour reprendre le signifiant avancé par Thérèse Charrier (son témoignage de passe lors de la plénière du 30 janvier 2011). La cruauté en jeu ici est en fait celle de celui qui fait disparaître un quelque chose de lui qu'il recélait, ce qui faisait de lui « l'objet-chose » de notre amour. Ce qu'il recélait c'est l'objet (a) qui était cause de notre désir, objet qui lui donnait son prix, qui faisait la valeur, disons attractive, de la chose. Il fait par sa disparition, par sa mort, devenir cet objet un objet réel, un objet impossible puisqu'il l'emmène, pourrait-on dire, avec lui dans sa tombe, rendant le désir vain. Remarquons que « Le cruel », lui, n'est pas dans la douleur. Peut-on lui attribuer un sentiment??? On peut ici encore se référer à Médée, la cruelle par excellence, qui fait disparaître cette part d'elle-même que Jason aimait et qu'elle aimait comme elle-même, ses enfants, ces objets a qu'étaient ses enfants. Elle le fait parce qu'elle n'est plus l'objet de son désir, son phallus, celle qu'il nommait sa femme. Elle se soustrait alors radicalement comme « objet d'amour » pour Jason par le meurtre de ses enfants.

Pour tenter de suivre Thérèse dans ses avancés : à ce signifiant cruauté, aucun signifiant ne s'oppose, du moins il me semble pour en avoir discuter avec elle, que c'est sous cette forme qu'elle utilise ce signifiant, ce qui a mon sens est une invention langagière, une vraie trouvaille. Si au signifiant jour s'oppose le signifiant nuit faisant du jour le contraire de la nuit, au signifiant cruauté tel qu'il est engagé ici rien ne vient répondre qui pourrait dire le contraire pour un sujet parlant, pour dire Médée. On pourrait dire que Médée incarne par son acte la cruauté et que pour elle on ne peut pas en opposé un autre pour la dire. Cette « cruauté » est articulée au fait que par cet acte elle annule réellement sa maternité. Pour ces enfants là elle ne sera jamais une mère en leur reprenant la vie qu'elle leur avait donnée leur refusant de la sorte la possibilité d'en jouir. Cet acte ne fait pas d'elle une mauvaise mère ; il fait d'elle une non-mère, autre chose qu'une mère, un être détestable comme la qualifie Jason. Mais remarquons que d'être détestable pour Jason ça ne fait pas souffrir Médée. Cruelle elle jouit de la douleur qu'elle lui impose. Mais peut-on en dire autant des morts, des disparus, de ceux qui se retirent de cette place « d'objet d'amour », de l'Autre de l'amour ? Si Médée existait, elle serait une incarnation de la Chose sur le versant cruauté, son image réelle. Le fait que cette pièce soit une fiction, que Médée n'existe pas en vrai, qu'elle ne soit qu'un personnage de « roman », nous permet quant à nous d'imaginer la Chose sur un mode virtuel en l'ayant symbolisée avec le signifiant qui la nomme. Pour ses enfants, comme ils sont morts, cela est impossible ou alors il faudrait être un « mort-vivant », signifiant qui court très souvent dans les dires de certains sujets psychotiques.

Parmi les synonymes de cruauté, il y a barbarie. Vous vous en doutez c'est à celui là que je me suis arrêtée, en référence à la « barbare » Médée. Si à barbare s'oppose civilisé, il y a du « barbare » auquel aucun « civilisé » ne répond, du non-civilisable et non du pas encore civilisé. On trouve aussi inhumain qui dit sous cette forme est l'opposé d'humain. Mais on peut dire aussi qu'il y a du non-humain qui n'est pas le contraire de l'humain qui n'est pas de l'inhumain. C'est sans doute là qu'une part de ce qui transcende l'humain dans l'humain est en jeu et avec elle s'ouvre la question de ce que j'ai appelé la forme négative du mysticisme quand je vous ai entretenu de Kertesz et aussi l'un des versants de la jouissance féminine. Donc si la cruauté est le fait de celui qu'on aime, disons de façon absolue, qui nous impose le réel de sa perte, nous sommes là dans un ailleurs que le lieu de l'Autre, celui du langage. Nous sommes dans un lieu radicalement autre, celui de l'Autre de l'Autre du langage. Un non-Autre où se profile l'émergence possible de la Chose dans sa radicale cruauté qui vient reprendre ce qu'elle nous avait donné, ce qu'on appelle la vie, sans trace même de celle-ci de

façon signifiante, faute d' un prénom qu'elle nous aurait donné en cadeau. Je vous rappelle que dans la pièce les enfants de Médée ne sont pas prénommés.

Mais c'est aussi à la suite de cette discussion avec Thérèse, où il y avait quelque chose qu'elle avançait qui me semblait juste, que je me suis dit qu'il y avait aussi quelque chose d'autre, qui du moins pour moi, ne se disait pas avec ce seul signifiant cruauté, qui ne recouvrait pas l'entièreté de ce qui est en jeu dans la perte, quand elle est sans retour, sinon à croire à la résurrection des morts. Mais, disons le, la résurrection des morts la plupart d'entre nous y croyions. Les morts on les ressuscite par l'imaginaire et le symbolique, ils sont par nous retrouvables, au réel près de la jouissance qui les fait présents sur fond d'une radicale absence. (Je renvoie ceux qui étaient présent à l'intervention sur l'homme aux rats de Pierre Bruno lors de l'assemblée de Paris, s'agissant dans ce cas du père).

Donc, si comme je le disais plus haut, avec la perte se profile la douleur, la gaité ne peut-elle pas être ce qui avec la perte est au rendez vous ? La gaité n'est pas ici ce qui viendrait s'opposer à l'absence de la douleur. C'est sans aucun doute ce qui se passe quand disparaît quelqu'un que nous haïssons, quand nous en sommes définitivement séparés voire débarrassés, quand celui-ci a l'extrême « bonté » de s'extraire à jamais de notre vie. Ici pas de deuil mais la fête. Cette radicale bonté est le fait de celui qui fait disparaître, en disparaissant lui-même, un quelque chose de lui dont on peut dire aussi que d'une certaine façon il le recèle, qui faisait de lui l'objet-chose de notre haine. C'est là que je suis un peu gênée aux entournures car peut-on là parler de ce quelque chose qu'il emmène avec lui dans sa disparition comme étant l'objet a, sachant que celui-ci est défini comme objet cause du désir ? Je m'avancerai à dire oui mais où l'objet(a) ici est en position de provoquer la répulsion, l'horreur, appelant le désir sous une forme négative. L'on peut dire en suivant cette logique que « ne pas désirer » est aussi dans l'absolu un désir. L'objet a que recèle la Chose en fait une chose de prix dans l'amour et lui donne sa valeur attractive, agalmatique, et la chose de mépris dans la haine et lui donne sa valeur répulsive, d'horreur. Quand le haït a la bonté de disparaître, il rend vain le fait de « ne pas désirer ». S'ouvre alors la question de savoir si n'avoir plus à « ne pas désirer » c'est désirer, puisqu'ici le désir en question ne s'articule à aucun objet qui lui a réellement disparu avec le disparu ? Peut-on lire cette forme particulière de désir comme étant « le désir sans objet » auquel Isabelle Morin articule la fin de l'analyse ? On pourrait alors se poser la même question inversée dans la séquence de la perte d'un être aimé. Quand le « désir devient vain » est-ce équivalent à « ne pas désirer » sur le mode mis en jeu dans la haine ? La fin de l'analyse ne serait-elle pas alors aussi à articuler à un « ne pas désirer sans objet » ? Pour le dire autrement la fin de l'analyse ne met-elle pas en jeu un désir débarrassé d'un objet a ayant soit une valence positive ou négative pour reprendre des termes de la physique-chimie ou attractive ou répulsive pour reprendre des termes où sont engagées les passions qui s'énoncent sur le mode d'un « j'adore ou je déteste » qui met en jeu la jouissance, celle dont souffre le sujet dans la passion, son pathos. Les objets a sont là dans la course et suivant le mode assujettissement du parlêtre font l'objet d'une attractivité pour certains sujets et de répulsion pour d'autres, objets de goût ou de dégoût. Ce sont donc des objets qui sont convoqués pour disparaître pour que naisse ce qu'on pourrait alors appeler le désir de l'analyste. Je ne m'embarque pas plus loin sur la question pour revenir à la perte d'un être haï.

C'est donc ici le signifiant bonté que j'introduirai pour ma part comme n'ayant pas d'opposé, en marchant dans les pas de Thérèse, pour parler de la disparition de l'être haï. L'allègement radical qui s'en suit pour le sujet peut aller jusqu'à l'euphorie. Il suffit dans les temps que nous vivons de penser à la foule en liesse quand le tyran se fait la malle. Ce qui tempère la fête c'est sans aucun doute l'idée d'un possible retour. Si ce n'est celui là, ce pourrait être un

autre qui lui ressemble, presque le même mais pas réellement le même. Le possible réellement pire d'un autre qui va se présenter peut être la crainte qui, d'une certaine façon, s'oppose au changement.

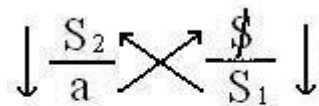
Freud déjà signalait ces manifestations qui semblent particulièrement déplacées lors de la veille d'un mort. Je l'ai pour ma part entendu raconter par une femme, ce qui ne fut pas sans choquer la toute une chacune que je suis, à défaut de vraiment la surprendre. Elle me dit le fou rire incontrôlable, d'elle et de sa fratrie qui veillaient leur mère morte. Cette femme dont le rire était loin d'être ce qui la caractérisait, renvoyait plutôt l'image d'un au-delà insondable de la douleur. Elle me dit : « Jamais nous n'avions autant rit, dès qu'on se retrouvait prêt de son corps le fou rire nous reprenait et l'on était obligé de sortir pour se calmer ». Il fallait en effet qu'ils se calment car de rire ils auraient pu en mourir. Ce qui les calmait c'était sans doute les retrouvailles symboliques et/ou imaginaires avec cette mère dont la dangerosité notoire avait pesé sur leur vie, dont celle de l'inceste n'était pas la moindre. Ces retrouvailles venaient borner le réel de la perte qui les entraînait dans une gaité sans limite. Finalement cette mère en disparaissant leur laissait la vie qu'elle leur avait donnée, les laissant seuls et bien heureux de l'être, sans que la mort ne rode plus comme une menace permanente du fait de sa présence vivante.

On peut ici penser à Calamity Jane sur laquelle Isabelle Morin a écrit dans la revue PSYCHANALYSE numéro 1, texte que j'ai lu et relu, comme le texte des lettres adressée à sa fille, Jean McCornick, dénommée Janey Hickok dans ces lettres. Mais quelque chose me laissait questionnante vis-à-vis de cette mère et du portrait que l'auteur en faisait un peu trop « positif » à mon goût à ce moment là. Isabelle dans la dernière revue (numéro 20) requestionne ce cas à partir de faits qui permettraient de contester la véracité des lettres qui ne seraient que des faux écrits par Jean McCornick. Elle se serait attribuée Calamity Jane comme « vraie » mère. Celle-ci l'aurait confié, disent les lettres, à une famille pour laquelle elle avait de l'estime (qui n'est pas la famille dont serait réellement originaire Jean et dont on ignore qui elle est). Elle aurait choisi de disparaître de sa vie, au moment où elle-même aurait été abandonnée par son homme(Hickok) pour une autre femme, moment où celui ci devenant père la laisse seule avec l'enfant. Ce qui est remarquable, c'est que nous serions alors dans la même conjoncture que pour Médée, l'abandon d'une femme par son homme, père de l'enfant. Après cette séparation choisie d'avec sa fille Calamity aurait écrit des lettres à remettre à celle-ci après sa mort, une chaque année à la date anniversaire de sa naissance, les gardant à l'abri sous la selle de son cheval. On remarquera qu'elle prénomme, dans ses lettres posthumes, sa fille (voire sa fille s'auto prénomme) d'un autre prénom que celui de son état civil, prénom qui est donc ignoré par sa fille du vivant de sa mère. Jean devient Janey fille de Jane, anagramme de Jean où seule la lettre J reste, à sa place. Que l'histoire soit vraie ou non peu importe, je suis bien d'accord avec Isabelle, Calamity Jane utilisée de cette façon par cette femme, pourrait être l'exemple de mère dont il s'agit ici, celle qui se fait morte pour que son enfant vive, refusant de ce fait de faire de son enfant son objet de jouissance (refus du discours de l'ignorance). Ce genre d'amour mis en jeu par cette mère Isabelle le nomme « un amour au-delà de l'objet ». Cela renvoie-t-il à ce que j'appelle le discours de l'amour où l'objet a est « *masqué* » ? J'opterai volontiers pour cette solution. Mais ceci se fait à partir d'une construction géniale mais délirante par le sujet en question puisque, c'est du moins la lecture que je propose, Jean se situait au départ dans le hors discours de la haine où le S2 est éjecté et où le prénom Jean ne lui venait de personne, pas d'une mère, je vais y revenir tout suite.

Cherchant donc quel exemple de mère dans la littérature je pourrai trouver pour soutenir mon propos, c'est à Calamity Jane que j'ai pensé (celle de la revue numéro 1 qui vivante se sépare de sa fille, qui se fait la morte pour elle pour lui donner une chance de vivre, acceptant

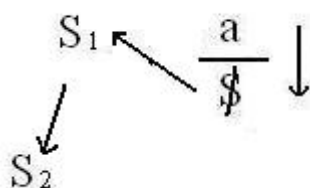
que s'efface même le prénom qu'elle lui avait donné). Ce choix je l'ai fait d'autant plus volontiers que la mère réellement morte dans l'histoire de la femme évoquée plus haut avait des ressemblances particulièrement frappantes avec « *ce personnage historique, devenu légendaire* ». Mais à une différence près, elle ne s'était pas retirée de son vivant de sa place de mère dangereuse et avait été pour cette femme et sa fratrie une véritable calamité. Et au bord du trou du réel de sa perte, du plus jamais, c'était l'allégresse qui était au rendez-vous lors de sa mort qui était le fait de son âge avancé. Elle n'avait pas, quant à elle, laissé de lettre, ne sachant pas écrire, ce qui semblait aussi être le cas de Calamity, de ce côté-là il n'y avait rien à chercher voire à retrouver qui signerait l'existence de l'Autre de l'amour, pas de message posthume. Vous pouvez aussi bien sûr aussi entendre que rien dans l'inconscient de ce sujet ne s'était écrit pour dire l'amour de sa mère pour elle, pas de S2 que seraient ici les lettres de « la maman de l'amour » et qui s'avèrent finalement n'être que des « fausses-vraies lettres ». (Pas d'écriture possible pour elle du discours de l'amour).

C'est me semble-t-il la place que va venir occuper ce S2, les fausses-vraies lettres, dans le discours de l'analyste à la place de la vérité. Dans le discours de l'amour le S2 à la même valeur que les lettres laissées par « la maman de l'amour », qui n'a jamais existé de son



Discours de l'amour

vivant pour la prétendue fille de Calamity Jane, qui ne se met à exister comme telle qu'une fois morte au travers de ses lettres, excluant de ce fait tout rapport incestueux comme possible. Mais ici, si la mère est exclue radicalement comme objet incestueux ce n'est pas le fait du père qui se barre à sa naissance, qui se pose en père jouisseur et non désirant de la mère. Il n'occupera pas pour elle la place du père réel comme agent de la castration, il reste un père imaginaire, agent de la privation sans doute mais pas de la castration. En partant il est celui qui provoque la séparation de la mère et de la fille créant un manque réel du phallus symbolique mais pas un manque symbolique du phallus imaginaire. Ceci signerait la présence d'un « trognon d'Oedipe » pour reprendre une expression de Lacan, mais juste un trognon, sans qu'elle puisse aller au delà. En faisant mourir ce père, dans l'histoire racontée dans les lettres, après ses retrouvailles avec sa mère, ce qui aurait empêché que le couple la récupère chez les parents « gardiens », elle signe me semble-t-il le fait que pour elle aucun vivant ne peut faire fonction d'agent de la castration symbolique, le père réel est réellement réel pour elle pourrions-nous dire. C'est sans doute sur ce point que je serais peut-être (?) en désaccord avec Isabelle, il ne fait pas « office de père réel ». Puisqu'il est mort, cet office il ne peut pas le remplir. Il n'y a donc pas passage possible au discours de l'analyste, elle ne peut pas faire semblant d'objet a , d'objet symbolique. Mais par cette affabulation cette femme peut quitter me semble-t-il le hors discours psychotique, celui de la haine où le savoir est éjecté, qui la faisait réellement objet de mépris, d'horreur et où le signifiant qui la prénommait, Jean, ne lui venait d'aucune mère aimable à laquelle elle aurait pu s'identifier. Son délire, il me semble



qu'ici c'est le terme que l'on peut avancer, va lui permettre de s'inscrire dans le registre de la passion amoureuse, dont on peut repérer qu'elle s'articule à une mère, à une femme particulière qu'elle se choisit comme mère aimable, bien qu'elle fut semble-t-il plutôt une femme non désirable. Ce discours masque l'objet à défaut de le faire disparaître, comme cela aurait pu être le cas si elle s'était suicidée. C'est à partir de ces lettres que va se mettre en place le S1 dans le discours de l'amour, c'est à dire ici le pré-nom, Janey, comme un cadeau venant de sa mère qui lui permet de s'identifier réellement à une mère aimante, à défaut d'un père qui de ce prénom aurait pu en faire un nom en la reconnaissant de son vivant comme étant sa fille. On pourrait dire que les lettres viennent à la place du rapport sexuel qu'il n'y a pas et Calamity en place non pas du « sujet supposé savoir », mais de l'Autre de l'amour, l'Autre sachant. Rapidement c'est la lecture que je ferais de ce cas dont je remercie Isabelle de nous l'avoir fait connaître et qui m'a fait travailler.

Mais pour la femme évoquée plus haut, sa mère en mourant ne devenait pas « *une maman de l'amour* » mais une non-mère, autre chose qu'une mère. Une incarnation de la Chose sur le versant bonté dont Calamity Jane de son vivant serait l'image réelle si l'histoire était vraie. Elle nous permet en la nommant d'imaginer ce que serait la Chose versant bonté ne nous laissant en héritage à défaut de lettres pas même un prénom. La femme en question disait de son prénom qu'il était du au hasard du calendrier consulté par son père pour aller la déclarer à la mairie, pas un cadeau « empoisonné » de sa mère, mais la marque du désinvestissement total de son père à son égard ce dont elle ne manquait pas de se plaindre. Morte, sa mère incarnait la bonté même et aucun autre signifiant ne pouvait venir s'opposer à celui là pour la dire et sûrement pas la cruauté. Si la bonté est le fait de celui que l'on hait qui nous impose le réel de sa perte, comme tout à l'heure, nous pouvons dire que nous sommes là dans un ailleurs que le lieu de l'Autre, celui du langage, dans un lieu radicalement autre, celui de l'Autre de l'Autre du langage. Un non-Autre où se profile l'émergence possible de la Chose maternelle dans sa radicale bonté qui nous restitue ce qu'elle nous a donné, la vie sans nous empoisonner celle ci par un signifiant qui nous prénommerait dont nous aurions à porter la charge si un père réel ne venait pas nous en dispenser. Si humanité et bonté sont deux synonymes dans le registre du langage, ici nous avons affaire à une bonté non-humaine et non pas inhumaine. Autre part donc de ce qui transcende l'humain dans l'humain et qui ouvre la question du mysticisme sous sa forme positive et où se logera l'autre part de la jouissance féminine.

Je viens donc de vous aligner au regard de la perte, du « *n'avoir plus* », plusieurs choses que je résume.

Perte de l'« objet » d'amour (l'Autre de l'amour) → douleur, détresse du sujet, cruauté du disparu, de l'aimé.

Perte de l'« objet » de haine (l'Autre de la haine) → gaité, allégresse du sujet, bonté du disparu, du haï.

Ajoutons, même si cela n'est pas très clair dans ce qui précède, que cet Autre absolu de l'amour et de la haine qui se situerait comme Autre de l'Autre, versant l'Autre-Chose maternel, il n'y en a pas, du moins pour le névrosé car il lui reste toujours en héritage après la mort du disparu le pré-nom (son nom de jouissance en fait) dont il lui fit cadeau, qu'il soit empoisonné ou non, ce qui serait une preuve à contrario de sa non mutité de son vivant même si, disparu, l'Autre-Chose emmène avec lui le vrai savoir relatif à cette pré-nomination, celui qui reste ne s'avérant n'être qu'un « vrai-faux » savoir.

Continuons. La question reste ouverte de savoir si le « disparu » aimé, devenant alors le cruel, nous hait ou le haï devenant le bon en disparaissant, nous aime ! Ici le « ou » est exclusif, le disparu est ou cruel ou bon. Quant au sujet, face au radical que la perte suppose quand il s'agit de la mort, il ne peut dans le même temps être dans la détresse et dans l'allégresse si par ailleurs la détresse et l'allégresse s'atténue quand il croit à la résurrection des morts, ce qui est une croyance névrotique par excellence alors qu'elle s'inscrit comme certitude du côté de la psychose. Que l'on puisse haïr le cruel et aimer le bon dans une inversion des sentiments que l'on portait au vivant quand celui-ci disparaît, est-ce que cela implique la réciproque ? Sans aucun doute non, sinon à attribuer au mort des sentiments, ce qu'il est particulièrement impossible à vérifier sinon à lui attribuer les nôtres. On peut croire aussi que le vivant c'est « fait mort » exprès pour nous, ce serait une façon particulièrement radicale pour lui de nous dire : vois toi qui m'aime combien je te hais en disparaissant ou à l'inverse vois toi qui me hait combien je t'aime en disparaissant. Cela signifierait de sa part une haine ou un amour au-delà de l'objet que nous fûmes pour lui de son vivant, pour reprendre la formule d'Isabelle Morin et supposerait alors que le cruel soit dans l'allégresse et le bon dans la douleur face à son acte de disparaître ce qui sont les états qui sont attribués d'une part à Médée par Sophocle face à la douleur de Jason et à Calamity James par sa « fille » au travers de ses lettres qui dit sa douleur d'être séparée de sa fille dont on pourrait alors supposé qu'elle fut elle dans une allégresse sans limite de n'avoir pas de mère au point de devoir s'en inventer une pour ne pas mourir. Mais ce qui caractérise les morts c'est justement le fait qu'ils ne parlent plus pour nous le dire, si ce n'est que nous pouvons croire les entendre encore dans ce qu'il nous reste de leurs dires quand ils étaient vivants ou à défaut de dires, des écrits qu'ils nous laissent, comme le furent les lettres de Calamity Jane à sa fille. Dans un cas c'est d'une certaine façon la fonction de l'inconscient du névrosé, dans l'autre c'est ce que j'appellerai une greffe d'inconscient chez un sujet qui n'en a pas, ce qui suppose dans un cas comme dans l'autre que pour avoir un inconscient il y a quelque chose du vivant de la mère qui doit mourir qui la fait aimable et/ou haïssable .

Dans le champ du langage cruauté et bonté sont des signifiants qui s'opposent faisant de l'Autre disparu un Autre divisé qui au regard de ce qui reste de ses dires du temps de son vivant pourra être interprété comme cruel ou bon et s'inscrire comme tel dans le discours des passions de la haine et de l'amour. En retour ce qui sera en jeu du côté du sujet à son égard c'est ce que Lacan appellera dans *Encore* l'hainamoration, un mixte où amour et haine sont imbriqués, où l'un ne va pas sans l'autre et où il déplore le terme d'ambivalence utilisé pour dire ce mixte. Mais il me semble que si dans ce champ c'est l'Autre qu'est la mère que l'on peut situer c'est en tant qu'elle-même est sujet du langage, qu'elle a un certain rapport au NDP, pour ne pas dire un rapport certain. Dans un champ qui n'est plus celui du langage celui où le disparu est muet et garde le secret inviolable d'une jouissance dont nous ne sommes plus l'objet, c'est comme non-Autre qu'il apparaît, non plus divisé mais clivé, ou cruel ou bon, où le terme d'ambivalence là, me semble-t-il, a toute sa place. C'est dans ce champ que peut émergé la Chose. Mais rappelons le, de la Chose ici en question, Lacan dit qu'elle n'est ni bonne ni mauvaise, la dire bonne ou mauvaise, cruelle ou bonne c'est déjà l'imaginarisée, lui attribué des qualités comme le fait Mélanie Klein avec son bon et mauvais sein. Dans ce registre elle est celle qui soit nous prive de ce qu'il nous reste de vivant en nous entraînant avec sa disparition dans la mort, faisant de nous un sujet muet, un sujet en détresse qui n'a rien à dire et qui pleure sans fin de douleur, soit elle est celle qui nous restitue ce qu'il nous reste de vivant faisant de nous, un sujet dans l'allégresse, un sujet qui a la parole. Mais pour dire quoi c'est une autre paire de manche ! Le sujet se présente ici comme sujet qui ne sait pas quoi dire, ce qui diffère de n'avoir rien à dire, ne pas savoir quoi dire suppose qu'il y a quelque chose à dire mais qu'on ignore. Alors quand on ne sait pas quoi dire, on devient un

sujet qui dit tout et n'importe quoi et dont la gaité entraîne dans un rire sans fin, au risque aussi d'en mourir. Mais de pleurer ou de rire il faut s'arrêter pour reprendre pied dans la ronde des discours et avoir ainsi une chance de refaire parti un jour de la communauté des hommes. C'est ce que le petit d'homme a à consentir de faire pour devenir grand. Devenir grand s'inscrit donc dans le meilleur des cas du côté de la perte de celle qu'enfant tout un chacun appelle sa maman. Non pas que la femme a qui ce signifiant s'adresse doit réellement mourir mais que comme réellement Autre absolu de l'amour et de la haine elle doit disparaître, que comme non-Autre réelle elle doit disparaître. Peut-elle entièrement disparaître sous le signifiant qui la nomme, sa symbolisation suffit-elle à la faire entièrement disparaître ? Le mot est-il entièrement le meurtre de la Chose pour reprendre une formule de Lacan qu'Isabelle Morin remet en doute et que je accompagne dans ce doute ...car alors où se logerait la jouissance féminine ? La détresse et l'allégresse sont aussi cette part qui nous reste, que parfois nous rencontrons au détour de notre route, du seul fait d'être vivant mais, dans ce lieu, irrémédiablement seul. Mais sont-elles celles du tout petit enfant, celles qu'on lui suppose ? Sans doute non puisque la jouissance qui s'inscrit sous cette forme ne peut l'être que dans l'après coup de la perte.

Freud, signalons le, par rapport à la mère ne la pose, me semble-t-il, que comme objet d'amour, comme Autre de l'amour, et non comme Autre de la haine, ceci est sans doute à lire en lien avec son mode d'assujettissement.

L'objet perdu freudien qu'est primitivement la mère quand elle occupe la place de l'Autre-Chose pour son enfant sera donc son premier « objet d'amour » mais aussi son premier « objet de haine ». Cet « objet » Lacan dira dans l'Éthique qu'il est celui qu'il s'agit de retrouver bien que ces retrouvailles soient impossibles. Mais de croire qu'il a existé ouvre pour le sujet dans le champ de la pulsion celui de la demande. On remarquera au passage, si ce que j'avance n'est pas trop farfelu, que la demande est bifide. Elle est demande d'amour mais aussi demande de haine ce qui n'est pas en contradiction avec l'hainamoration avancée par Lacan dans *Encore*, même si au début de son enseignement, en suivant Freud, il ne l'articule qu'à l'amour. La différence c'est que dans l'amour ce qui est mis au devant de la scène c'est le savoir et dans la haine le signifiant maître, mettant en jeu des objets pulsionnels de « prix ou de mépris, de goût ou de dégoût », l'objet agamaltique ou l'objet d'horreur. Dans la névrose la pente de l'hystérique du côté de la demande d'amour ou de l'obsessionnel du côté de la demande de haine pourrait ainsi se lire. Donc pour cet « objet perdu » qu'il s'agit de retrouver, Lacan avance que ces retrouvailles sont impossible car cet Autre-Chose qu'est « l'objet perdu » il n'y en a pas, où il introduit alors sont « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Ce qui nous met face à une aporie qui ferait dire qu'à la fois cet objet on ne l'a plus et qu'on ne l'a jamais eu. Pour résoudre cet aporie et sortir d'une comptabilisation sans fin de l'objet qui manque, la Chose perdue sera posée comme étant la mère avec un interdit de l'inceste avec elle sous peine de castration venant du père ce qui suppose donc que cette Chose comme étant la femme du père soit identifiable, qu'on suppose l'avoir eu et que du fait du père on ne l'ait plus voire qu'on pourrait à nouveau l'avoir si celui-ci disparaissait. Cela aboutira dans la suite logique de son enseignement à cet énoncé « il n'y a pas de rapport sexuel si ce n'est incestueux ou criminel » (*l'insu*).

Le crime consistera, dans une première lecture, à tuer le père pour avoir la mère en référence à Œdipe posant le père comme rival de l'enfant. Cette absence de rapport sexuel, qui est de fait structurel, est donc voilée par l'interdiction de l'inceste avec la mère, la « toutes les femmes » du père, pour reprendre la formulation d'Anaïs Nin, qu'est une mère. Elle serait pour l'enfant « *la synthèse de toutes les femmes* », La femme. Dit sous cette forme cela ne laisse aucune place pour « une étrangère », celle mise en avant par Pierre Bruno, dont je vous rappelle dans

l'exemple qu'il donne pour un petit garçon qu'elle est une actrice de cinéma, imaginarisation phallique s'il en est. Ceci supposerait donc qu'il faut qu'elle meure pour laisser une place possible à une autre et que d'inceste il ne soit plus question. Elle est dans cette position l'objet du désir du père, le phallus que serait cette « vraie femme » dont il manque et dont il jouit en étant son homme, castré donc au départ c'est la condition pour en jouir. Ce que je continue donc ici à soutenir c'est qu'être « une vraie femme » n'a rien à voir avec la jouissance féminine, celle qui n'est pas toute phallique voire pas phallique du tout, mais pose une femme comme étant le phallus, le vrai phallus (celui qui n'existe pas !). Cette interdiction de l'inceste avec la mère est donc posée par le père sous peine de castration, ce dont le sujet névrosé se fait la dupe s'ouvrant ainsi à la dimension du désir via le fantasme. Mais cette interdiction n'est-elle pas et ne doit-elle pas l'être à l'origine posée par la mère elle-même ? On n'est pas bien sûr sans penser à Œdipe et à ce que Lacan appelle dans l'Éthique « *le désir criminel de sa mère* » qui dans ce mythe se réalise. En devenant la femme de son fils elle se pose comme étant son phallus, en étant pour lui « une vraie femme », mère incestueuse, elle renouève ainsi son choix primitif, celui posé lors de l'abandon d'Oedipe bébé. Son choix fut de n'être pas pour lui une maman de l'amour, pas plus qu'une maman de la haine d'ailleurs. Ce serait ça le vrai crime, qui est donc à l'origine celui d'une mère, Jocaste, que le meurtre d'Œdipe de son père, l'homme de sa mère, vient voiler. Par ce dire je bouscule un peu une lecture un peu rapide de ce cas mais je ne pense pas que ma lecture fera se retourner Lacan dans sa tombe qui dit d'Œdipe que de complexe il n'en a pas, qu'il est la castration même. (Le vrai homme !?). Vouloir coucher avec sa mère ce n'est pas vouloir être le phallus qui lui manque mais avoir le phallus qu'elle est et qui nous manque ; manque qui nous fait donc castré. Ne pas vouloir coucher avec sa mère c'est donc ne pas vouloir se reconnaître castré. Mais la réalisation de ce désir met la mère dans la position d'incarner La femme, d'être le vrai phallus et l'exclue d'une position qui la ferait occuper la place de l'Autre absolu de l'amour et de la haine et fait du sujet en question un être sans passion. Sans passion il n'a rien à perdre, mais s'il n'y a rien à perdre le désir est mort avant même de naître !

Nous arrivons donc par la voie d'Œdipe dans le registre du « ne pas avoir » où la perte ne peut s'inscrire comme tel puisque « l'objet perdu », l'Autre de l'amour et de la haine n'a jamais existé, aucune femme n'a occupé cette place. C'est ce que nous dit Médée quand elle affirme qu'elle n'a pas de mère. Il y a ici une non-duperie affichée de l'existence de l'Autre de l'Autre en tant qu'une mère, une femme particulière pour chaque sujet, en occupe la place sans l'être, c'est sa fonction. S'il inscrit le sujet dans le registre du manque du côté de la mère c'est sur un mode que j'ai donc dit forclusif.

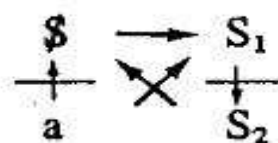
La forclusion est un concept lacanien dont il est souvent fait état dans la littérature qui se réfère à son enseignement mais qui est loin d'être simple, enfin pour moi et qui sans doute a été remanié plusieurs fois par Lacan lui-même au cours de son enseignement, non pas dans sa définition mais dans le champ de son application qui au départ ne s'adresse qu'au champ de la psychose. C'est un mécanisme psychique, dit le grand Robert que j'ai été consulté et qui se réfère à Laplanche et Pontalis, qui consiste à rejeter une représentation, à l'exclure avant qu'elle ne soit intégrée à l'inconscient du sujet, j'ajouterai quant à moi à partir de cette définition pas très satisfaisante et qui peut prêter à confusion, voire parce que de la chose en question il n'y a pas de représentation rendue possible, ce qui induirait alors une forclusion de fait. Quoiqu'il en soit la forclusion telle que Lacan l'introduit porte sur un signifiant en tant que ce signifiant vient nommer « quelque chose », je vais le dire prudemment comme cela pour l'instant. J'ajouterai quand même en référence au séminaire RSI (auquel par ailleurs je ne comprends « pas très grand-chose ») que la nomination est triple puisque ce qu'il s'agit de

nommer, dans un premier temps, (le premier temps, c'est moi qui le dit comme ça) se sont les registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire que dans ce séminaire Lacan identifie à l'angoisse, au symptôme et à l'inhibition si on suit l'ordre RSI ou inhibition, symptôme, angoisse dans l'ordre ISR freudien. Le second temps, qui est aussi de mon cru, serait une nomination qui permettrait de nouer ensemble les trois registres primitivement donc pré-nommés où serait alors en fonction le NDP. Aucune garantie doctrinale sur cette façon de voir les choses ! Donc s'il y a forclusion, quand ce signifiant qui nomme est appelé, là où ce signifiant devrait être dans le registre symbolique apparaît un trou et a lieu alors ce qu'on appelle une décompensation et selon la formule lacanienne, souvent citée voire récitée, ce qui n'a pas été symbolisé fait retour dans le réel. (Ce qui est exclu du dedans revient du dehors.. je crois que c'est la formule de Freud). Ce retour dans le réel va donner lieu à ce qu'on appelle alors des phénomènes élémentaires avant la mise en place ou non d'un délire. Les phénomènes élémentaires sont des hallucinations de natures diverses qui, me semble-t-il, suivant le mode d'assujettissement vont mettre en jeu un ou plusieurs des cinq sens, qui sont les appareillages des vivants pour entrer en relation les uns avec les autres, que sont l'ouïe, la vue, le goût, l'odorat, le toucher. Dans les hallucinations verbales, où l'ouïe est engagé, le symbolique est en jeu sous une forme que l'on pourrait identifier à du réellement symbolique, où du symbolique fait intrusion dans le réel (c'est le mensonge dit Lacan (l'insu) mais qui ne serait pas le fait du sujet de l'inconscient mais du sujet délirant dans la psychose). Le sujet entend des voix, ça lui parle réellement de l'extérieur, du dehors de lui-même ; pas à partir de son inconscient pourrions nous dire, ça lui dit quelque chose voire ça ne lui dit rien quand il s'agit simplement de sons ou de phrases sans sens. Les hallucinations verbales ont été mises à l'honneur par Lacan s'agissant de la paranoïa du président Schreber. Mais il y a d'autres formes hallucinations. Les visuelles bien sûr où la vue est engagée. Le sujet a des visions, il voit des choses réellement de l'extérieur, du dehors de lui-même, par exemple des personnages qui lui apparaissent, la sainte vierge pour certain, l'ange Gabriel pour d'autre, voire des morts, pas toujours des personnages identifiables d'ailleurs mais aussi des formes, il peut s'agir de lumière etc. Ici l'imaginaire est en jeu sous une forme identifiable à du réellement imaginaire, il y a intrusion de l'imaginaire dans le réel. Quant aux autres hallucinations qui mettent en jeu le goût, l'odorat, le toucher il en est très peu fait cas dans la littérature psychanalytique si la littérature psychiatrique les repère. Thérèse Charrier fait elle état de l'odeur dans son article sur la jeune homosexuelle mais là sur un mode qui n'est pas délirant semble-t-il. Après réflexion en en discutant avec Emmanuel Lehoux, avec l'appui de notre clinique, nous en avons conclu que nous avons à faire à du réellement réel, l'intrusion d'un réel dans le réel. Je ne vais pas plus loin pour l'instant si ce n'est à dire que l'on pourrait peut-être là introduire, en suivant l'ordre énoncé ci-dessus des différentes formes d'hallucinations, ce qu'il en est de l'histoire, de la préhistoire et de l'archaïque. On pourrait faire relever l'histoire du symbolique, la préhistoire de l'imaginaire et l'archaïque du réel mais pas sans nouage entre les trois. Et juste une petite touche pour introduire un lien tenu pour ce qui était sensé être mon sujet, l'on pourrait dire dans cette perspective que dans l'histoire on a un nom, dans la préhistoire un pré-nom, resterait la lettre pour l'archaïque. Le(ou les) signifiant qui nous intéresse ici est celui qui permet de nommer celui qui remplit une fonction, l'Autre, de telle sorte qu'il n'y ait pas disjonction entre le signifiant et la fonction. Ce signifiant permet donc de le rendre présent en son absence et il permet que la fonction soit remplie par un agent qui le représente qui agit en son nom, agent qui occupe sa place en son absence. En sachant que l'agent occupe toujours la place d'un éternel absent ; l'Eternel absent est celui que l'on nomme en général Dieu pourrions nous dire en paraphrasant Lacan. Grande question Dieu est-il mort ou vivant ? On pourrait d'ailleurs en poser une autre. Est-il dans un état autre qui ne serait ni la mort ni la vie ? Pour notre condition d'humain, de parlêtre, cela renvoie à une situation impensable, de l'impossible

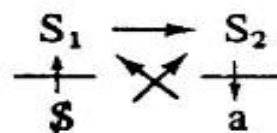
impensable, du réel de chez réel ! Je laisse donc tomber la question la laissant à qui veut s'en occuper. Je vais vous dire mon idée en lien avec la première question dont je ne vous garantis pas l'orthodoxie, que je pourrai vous formuler à la normande, peut-être bien qu'il est mort, peut-être qu'il est vivant cela dépend. Cela dépend de quoi ? Il me semble que cela dépend de la fonction que l'on fait remplir à Dieu, celle de père ou celle de mère, en général sans le savoir on lui fait remplir les deux fonctions. Il est mort pour toujours et depuis toujours si c'est la face Père de Dieu que l'on met en avant mais il est vivant pour toujours et depuis toujours si c'est à la face Mère que l'on s'arrête, ce qui en soit n'est pas très catholique du moins dans la formulation. Le « depuis toujours » avancé dans cette formulation où du réel est en jeu puisqu'il y a là quand même de l'impossible, est celle qu'utilise Lacan dans l'éthique quand il dit « *le NDP c'est le père mort, mort depuis toujours* ». On pourrait déduire l'autre face de Dieu versant Mère, côté vivant, de la lecture de la fin de la préface de Lacan de *L'éveil du printemps*. Il fait référence à la Déesse blanche, qu'il nomme « *la Différente, l'Autre à jamais dans sa jouissance* », sachant que pour jouir il faut être vivant, quand on est mort de jouissance il n'en est plus question.

Lacan au début de son enseignement où il privilégie l'ordre symbolique ne parle que d'une seule fonction, la fonction paternelle celle, disons, qui est engagé dans et par le langage mais faut-il en conclure pour autant, comme j'ai pu l'entendre dire, qu'il n'y a pas d'autre fonction que la paternelle et donc pas de fonction maternelle ? Je ne choisis quant à moi pas du tout cette option qui dans son fondement serait plutôt paranoïaque, me semble-t-il. Et par ailleurs la fonction maternelle est présente dans le dire de Lacan, en pointillé parfois et en clair dans ce texte qui a depuis un moment retenu mon attention celui de sa réponse à Ritter où il évoque : « *deux fonctions totalement différentes : celles du père et de la mère* » (*Réponse de Jacques Lacan à une question de Marcel Ritter le 26 Janvier 1975*).

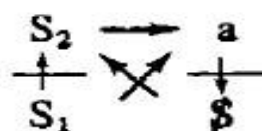
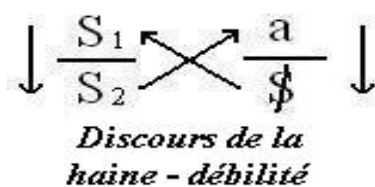
Ce que j'avance donc c'est que quand Médée dit qu'elle n'a pas de mère, ce qui est rejeté hors du symbolique, c'est ce qui relève de la fonction maternelle. Ce que j'entends c'est que pour elle il n'y a pas de signifiant pour nommer une femme qui pour elle aurait rempli la fonction de Mère, qui occuperait la place de l'agent de Dieu versant Mère, l'éternel vivant, que cet agent elle n'a pas pu l'imaginer, ce qui est me semble-t-il une condition nécessaire pour pouvoir nommer l'imaginaire, si ce n'est en se béquillant de façon que l'on peut dire délirante avec la déesse Hécate version cruelle de la Chose maternelle, là où Mahomet, si vous vous en souvenez, place l'ange Gabriel plutôt sur le versant bonté, comme le fait Jean McCormick avec Calamity Jane. Il n'y aurait pas là une nomination possible de l'imaginaire ce qui a comme conséquence une impossibilité de rentrer dans le registre des passions si ce n'est en boitant. Cette symbolisation renvoie, me semble-t-il, à ce que Lacan appellera la « *symbolisation de la Mère en tant qu'elle est primordiale* » (« *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* » Page 571 Ecrits 1955-56) Cette symbolisation consiste donc à nommer par un signifiant *la Chose* qu'est possiblement une femme-mère pour un enfant, signifiant qui la symbolise. Sans ce signifiant la Chose fera retour dans le réel sur le mode réellement imaginaire et/ou réellement réel voire symboliquement réel si on pense à Mahomet et au Coran que lui dicte l'ange Gabriel. Et ne peut on pas en dire autant de la « fille » de Calamity Jane et des lettres qu'elle aurait alors écrites elle-même en se dédoublant ? Il me semble que ce qui figure sous le signifiant *Mère* en 55-56, majusculée, sera nommé la *Chose* comme *Autre préhistorique* dans *l'Éthique de la psychanalyse* en 59-60. Je l'ai nommé quant à moi non-Autre. Voilà je m'arrête là.



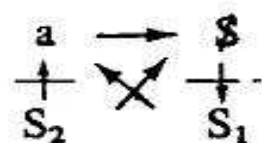
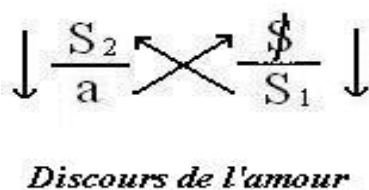
Discours de l'Hystérique



Discours du Maître



Discours de l'Université



Discours de l'Analyste